



La restauration des façades de l'hôtel de la Marine¹ : redécouverte de la modernité de l'architecture bordelaise au XVIIIe siècle

Par Rémi Desalbres *

En 1749, l'Intendant Aubert de Tourny compose la place Saint-Germain, l'actuelle place Tourny, dans le cadre d'un grand projet « d'embellissement » de la Ville. Bordeaux est alors le plus grand port du royaume. Depuis le règne de Louis XIV, le report aux frontières des fortifications avait rendu possible l'ouverture des villes hors les murs. Le nouveau plan d'urbanisme prévoit à l'emplacement de l'ancienne porte Saint-Germain, une place en hémicycle (fig. 1, 2 et 3). Les constructions y sont composées d'un rez-de-chaussée et d'un entresol inscrits dans de grandes arcades et d'un comble brisé, en référence à l'architecture parisienne de Lescot et à la place des Victoires de Jules Arduin Mansart qui s'impose comme le type de l'ordonnance urbaine du XVIIIe siècle. L'intendant limite la hauteur des constructions de la place Tourny qui ne doivent en aucun cas gêner les canons du château Trompette situé à l'emplacement de l'actuelle place des Quinconces. Les beaux appartements, généralement au premier étage, sont donc reportés à l'entresol (fig. 4).

L'hôtel de la Marine est construit à partir de 1758 par l'architecte Richard-François Bonfin pour les Dames de la Foi qui enseignent les jeunes filles de condition modeste² (fig. 5). Jamais un chantier n'aura donné autant de « paigne et de chagrin »³ à l'entrepreneur Dardan, compte tenu du faible budget qui l'oblige à recourir à des matériaux de second choix, notamment des pierres locales de qualités et de teintes disparates. En 1756, la France s'engage dans une guerre qui va durer sept ans. Faute de moyens suffisants, le chantier est arrêté⁴.

Endettée, la Ville de Bordeaux va alors offrir au roi l'édifice inachevé en compensation de ses dettes. La Marine royale intègre les lieux en 1763 et va engager d'importants travaux de transformation qui se termineront en décembre 1768. C'est au cours de ces travaux qu'est « démolé le dome »⁵ qui coiffe la chapelle des sœurs située dans l'axe du bâtiment. Cette dernière est transformée en passage cocher pour donner accès à la cour intérieure. Un grand salon dans lequel est présenté le

* Architecte du patrimoine, agence Arc&Sites.

Je tiens à remercier tout particulièrement les historiens de l'Art, Monsieur Philippe Maffre de la Conservation régionale des Monuments historiques, mais aussi Madame Marie France Lacoue Labarthe, Messieurs Robert Coustet, Alexandre Gady, Claude Mignot, Jean Marie Pérouse de Monclos et Christian Taillard, pour leur éclairage et leur soutien.

Que soient aussi remercié le Maître d'ouvrage de l'opération, notamment Monsieur Laurent Courcol, directeur régional des Affaires Maritimes, et ses services.

1. Cette publication fait suite aux travaux de restauration des façades confiés à l'agence ArchéSites en 2007. Elle vient compléter, par de nombreuses découvertes de chantier, la connaissance de l'édifice due à l'important travail de Monsieur Stéphane Desbrest Gilis développé dans la *Revue historique de Bordeaux* en 1989. De nouvelles recherches en archives ont été réalisées par Monsieur Laurent Chavier, historien de l'Art, pour le compte de l'agence ArchéSites.
2. Desbrest Gilis Stéphane, « L'hôtel de la Marine : une réalisation de Richard-François Bonfin », *Revue historique de Bordeaux*, 1988-89, t. XXXIII.
3. Correspondance de Dardan à l'Intendant Tourny, juin 1760, A.D.Gir. C 1223.
4. Desbrest Gilis Stéphane, p. 142.
5. Etat des travaux, A.D.Gir. C1691.

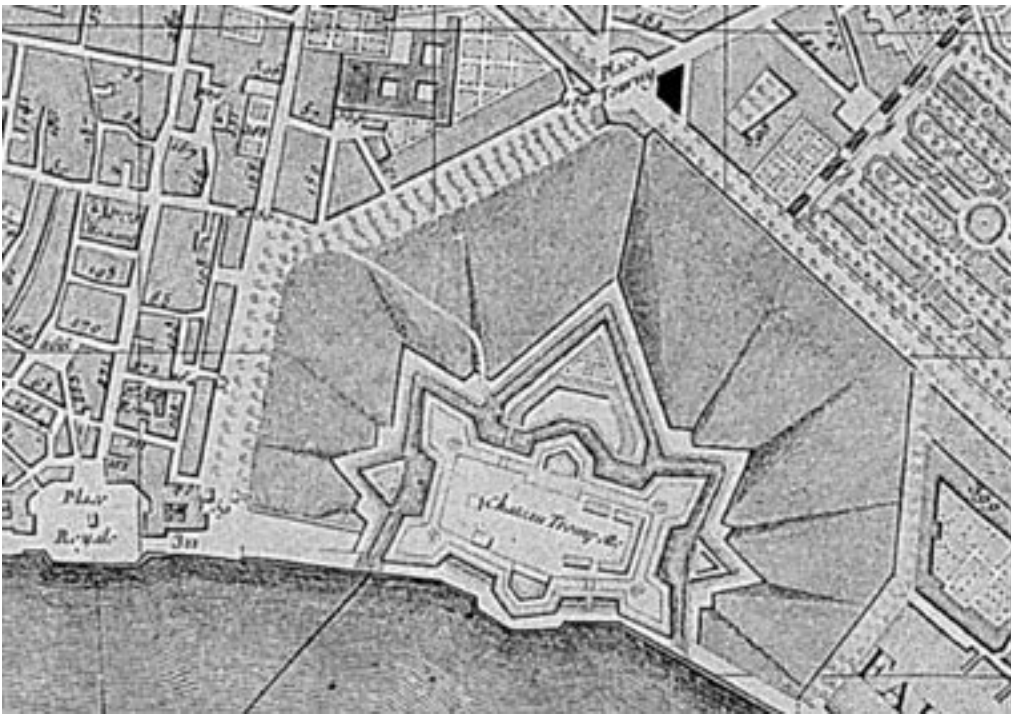


fig. 1. - Extrait du Plan de la Ville et Faubourgs de Bordeaux – par Jean Lattre, 1760, A.M.Bx.



fig. 2. - Aquarelle d'Auguste Bordes, vers 1840, A.M.Bx.



fig. 4. - Modèle type de façade Place Tourny.
Extrait de l'album des édifices et maisons remarquables de Bordeaux, par E. Cabillet, vers 1825.
Conseil régional d'Aquitaine, Service de l'Inventaire.



fig. 3. - Extrait d'un dessin de la place Tourny, milieu du XIXe s., A.M.Bx.

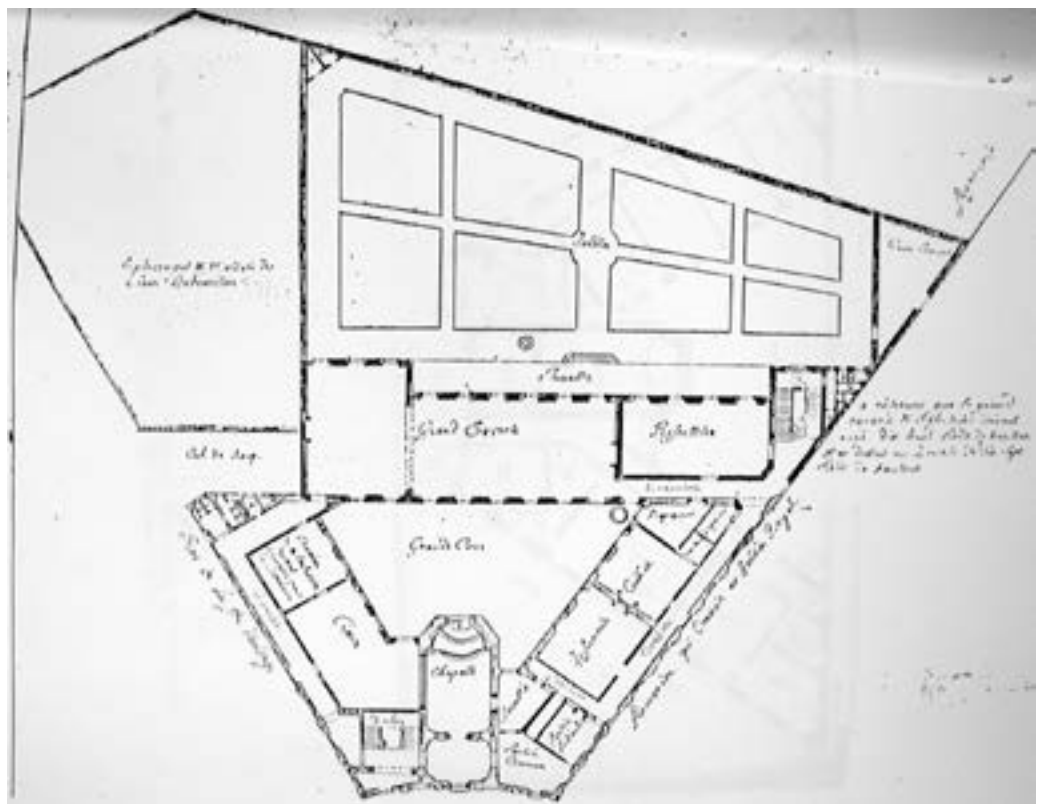


fig. 5. - Plan de la Maison des Dames de la Foi - 1758-1753 - A.M.Bx.



fig. 6. - Isolation du plancher à l'arrière d'un châssis de tympan, Cours de Verdun.



fig. 7. - Papier roulé et épis de céréale servant à l'isolation des menuiseries et des planchers.



fig. 8. - Vestige d'un petit bois rayonnant peint, dans la fausse lucarne de la rue Fondaudège.

portrait du secrétaire d'Etat à la Marine, le duc de Choiseul, est construit à l'entresol dans le volume de la chapelle. La distribution intérieure du bâtiment est modifiée, conduisant les marins à ouvrir de nouvelles baies. C'est vraisemblablement à cette période que les marins introduisent de grands carreaux en façade, en remplacement des petits carreaux des menuiseries déjà en place. L'analyse des croisées anciennes de menuiseries nous permet en effet de montrer que certains châssis du XVIIIe siècle avaient été équipés de grands carreaux dès l'origine. Les autres croisées, à petits carreaux, avaient été mises en œuvre en 1760 et « peinte la première couche »⁶. Le détail des travaux engagés par la Marine royale fait état de 2 509 nouveaux « carreaux de verre »⁷. Ce nombre important de verres ne peut raisonnablement s'expliquer par la seule ouverture de baies supplémentaires, mais suppose la modification des menuiseries extérieures mises en place par la Jurade pour les Dames de la Foi. Ainsi, ces menuiseries modifiées conservent les vestiges de leurs petits bois sectionnés. L'usage des grands carreaux remonte aux années 1720, à Paris⁸. Ceux-ci donnaient « un air de grandeur » et procuraient « plus de lumière dans les appartements à cause de la suppression des petits bois », nous rapporte Jacques François Blondel dans son *Cours de l'architecture*⁹. Au

rez-de-chaussée de l'hôtel de la Marine, l'architecte surmonte les châssis ouvrants de châssis fixes à verres aveugles. Le dessin des baies doit en effet satisfaire aux proportions harmonieuses de pleins et de vides. Derrière ces châssis aveugles se trouve le plancher de l'entresol, obligeant Bonfin à renforcer l'isolation. Les espaces libres sont ainsi bourrés d'épis de céréales et de paille. Les menuiseries sont soigneusement calfeutrées à l'aide de papier recyclé¹⁰ (fig. 6 et 7).

Au-dessus de la corniche, l'architecte prolonge la maçonnerie de façon à y appuyer un brisis. Il y intègre de grandes lucarnes. Trois d'entre elles, aveugles, participent à la composition rigoureuse de la façade. Elles seront équipées de persiennes à la fin du XIXe siècle. La dépose de ces contrevents a permis de révéler l'existence d'anciennes menuiseries feintes, soigneusement peintes dans les fausses lucarnes. Les traces de petits bois rayonnants au droit de la partie cintrée confirment le détail du dessin du milieu du XIXe siècle conservé aux archives municipales de Bordeaux¹¹ (fig. 3, 8). Très rares sont les exemples bordelais de fausses baies qui conservent encore le dessin de leur menuiserie. La grande majorité de ces détails subtils et fragiles ont été effacés par de récents travaux de « ravalement ». Pourtant, les fausses fenêtres participent indiscutablement à l'équilibre de la composition des façades de l'architecture bordelaise des XVIIe et XVIIIe siècles.

Sous l'effet récent de la pollution, les façades de l'hôtel de la Marine ont pris la couleur noire du Bordeaux d'après guerre, faisant oublier leur aspect d'origine. Au même moment, la mode pour la pierre à nu se diffuse comme jamais dans l'histoire de l'Art si bien que la grande majorité des bordelais a perdu aujourd'hui le souvenir des couleurs de l'architecture des siècles passés. Au XXe siècles, des ravalements considérés comme de « simples » travaux d'entretien mettent à vif les façades en pierre de taille de l'hôtel de la Marine. Les plus beaux immeubles voisins, comme l'hôtel Nairac dont les plans ont été dressés par l'architecte Victor Louis, connaissent le même sort. Les joints sont dégradés, la pierre épaufrée et retaillée, perdant ainsi plus d'un centimètre d'épaisseur pour les parements courants (fig. 9 et 10). L'édifice prend alors l'allure

6. Correspondance de Dardan à l'Intendant Toumy, juin 1760, A.D.Gir. C 1223.

7. Etat des travaux, A.D.Gir. C1691.

8. Les appartements du Palais Bourbon en sont équipés en 1721.

9. Blondel J-F, *Cours d'Architecture*, Paris, 1777.

10. Avant les travaux de 2007, tous les châssis situés au dessus des traverses d'impostes étaient cachés derrière des plaques d'ardoise gravées du XIXe siècle signalant les services et des panneaux de contreplaqué. Leur dépose a permis ses quelques découvertes.

11. A.M.Bx XX-D 42.



fig. 9. - Etat des parements avant travaux.

fig. 10. - Vestige du parement d'origine, après dépose d'un luminaire.
En parties courantes, le parement ancien a perdu près d'un centimètre d'épaisseur, suite à des ravalements successifs.

fig. 11. - Pierres du soubassement, après dépose des glacis, rue Fondaudège.

d'un corps écorché et rustique ¹². Son aspect a perdu ainsi l'unité, la force et l'élégance qui caractérise l'architecture « à la française », éblouissante de modernité .

Au cours du chantier de restauration, un soin tout particulier est porté pour préserver les rares parements anciens conservés dans leur état d'origine. Des glacis en pierre protégeaient encore les premières assises situées entre certains pilastres. Ils avaient été mis en place au XIXe siècle pour éviter que des personnes ne viennent commodément uriner mais également pour rendre plus difficile l'affichage sauvage qui recouvrait les façades à chaque élection ¹³. La dépose de ces glacis nous a permis de découvrir des pierres de soubassement dures, dont le parement porte encore des traces de laye ¹⁴ et des ciselures en périphérie des blocs de pierre (fig. 11). Sur les autres parties, les ravalements successifs du siècle passé ont fait disparaître toutes traces d'outils. C'est également la dépose de ces glacis qui nous



10.



a permis d'en connaître la composition. Ils avaient en effet été bâtis avec des dalles en pierre très dure, provenant vraisemblablement du sol de l'ancienne chapelle des sœurs ¹⁵.

Lorsque la question du choix de la couleur des façades s'est posée pour leur restauration, et compte tenu de l'état de la connaissance encore lacunaire sur les couleurs de l'architec-

12. Autre conséquence, la pierre retaillée, devenue poreuse, fixe plus vite encore la pollution.

13. Ce problème d'affichage est largement développé dans les pièces du dossier de protection conservé par le Service des Monuments Historiques, DRAC Aquitaine.

14. La laye est une sorte de hache dont le ou les tranchants sont finement dentelés. Voir Pérouse de Monclos J.-M., *Vocabulaire de l'architecture*, Paris, Imprimerie nationale, 1994.

15. Les dalles ont été soigneusement déposées et stockées par l'entreprise Quelin, dans l'attente de pouvoir retrouver leur fonction d'origine, au porche actuel de l'édifice.



fig. 12. - Traces du badigeon blanc d'origine, suite à la dépose d'éléments rapportés en façade au XIXe siècle.



fig. 13. - Vestige d'un joint rubané sur la chaîne d'angle de la rue Fondaudège.



fig. 14. - Inscription gravée « place Saint Germain », sur l'angle de la place Tourny et de la rue Fondaudège.

ture ancienne de Bordeaux, j'ai consulté les historiens de l'Art qui font autorité sur cette période. Ils ont tous contribué, par leurs connaissances et leur soutien, au parti de restauration des façades de l'hôtel de la Marine.

Au cours du XVIIIe siècle, la Ville de Bordeaux est particulièrement dynamique. Elle est alors tournée et imprégnée des grands chantiers franciliens, où les architectes de l'Académie vont inscrire leur projet dans l'idéal classique qui proscrit « tout ce qui peut compromettre l'unité de la composition et la clarté du dessin architectural »¹⁶. Les façades de Bordeaux sont particulièrement soignées et d'une grande diversité. Le tableau de Pierre Lacour conservé au Musée des beaux-arts de Bordeaux est à ce titre particulièrement éloquent¹⁷. Il représente la façade sur Garonne du quartier des Chartrons et l'activité de son port avec au premier plan, l'hôtel Fenwick, ancien consulat des Etats-Unis d'Amérique. Construit dans les années 1790, l'édifice apparaît dans toute sa blancheur. L'observation attentive de ses façades nous permet de confirmer la véracité de la représentation de Pierre Lacour. Sa façade sur Garonne est en pierre blanche de Saintonge, de sorte que le voyageur qui traversait le fleuve pour se rendre à Bordeaux, découvrait l'édifice sous son plus bel aspect. Sa façade en retour est en pierre locale ocrée. Celle-ci devait être, quant à elle, badigeonnée pour s'harmoniser avec la façade sur Garonne.

Dans la seconde moitié du XVIIIe siècles, les couleurs les plus claires et plus particulièrement le blanc sont associées aux demeures les plus raffinées. Dans son Cours d'architecture, d'Aviler note que « la plus belle couleur est le blanc, parce qu'il augmente la lumière et réjouit la vue ».

Au milieu du XVIIIe siècle, le blanc et or s'impose dans les intérieurs des belles maisons, faisant référence au parti décoratif développé par Jules Hardouin Mansart à Trianon.

A Bordeaux, des pierres blanches sont importées de Saintonge ou de la Vallée de la Loire et débarquées sur le port de la Lune, pour construire les demeures les plus en vue¹⁸. Philippe Maffre, historien de l'Art, a identifié et étudié une séquence de maisons urbaines construites sur l'actuel cours Xavier Arnoz par l'architecte Laclotte dans la seconde moitié

16. Pérouse de Monclos Jean-Marie, *La période blanche de l'architecture française*, actes du colloque « couleur et architecture », Amiens, Les entretiens du patrimoine, 1989.

17. Je tiens à exprimer ici ma profonde reconnaissance à Hervé Teisseire pour m'avoir présenté avec passion ce tableau et exposé sa vision éclairée des badigeons de chaux.

Le Musée des beaux-arts de Bordeaux a consacré une exposition en 2007 à l'œuvre de Pierre Lacour. Voir Le Bihan Olivier et Navarra-Le Bihan Cécile, *Pierre Lacour, Le port de Bordeaux – Le Festin*, 2007.

18. Maffre Philippe, *Les sociétés Laclotte (1756-1793)*, Thèse pour le doctorat en Histoire de l'art, Université Michel de Montaigne – Bordeaux III, 1998.



fig. 16. - La façade après restauration.



fig. 15. - Coupe stratigraphique sur les couches picturales prélevées sur la porte cochère.

du XVIII^e siècle. Les étages sont alors construits en pierre de tuffeau destinée à être vue, comme le laissent entendre les marchés de travaux établis par l'architecte.

Aussi, en prenant possession de l'hôtel de la place Tourny, le Service de la marine sculpte au-dessus de la nouvelle porte d'entrée « les armes du Roi avec les attributs de la marine »¹⁹ dans des pierres blanches particulièrement appréciées pour la sculpture que sont les « bossages en pierre de Nantes »²⁰.

Le chantier se termine par un « blanchissage en let de chau »²¹ dont nous avons retrouvé une multitude de vestiges derrière les glacis en pierre rapportés entre les pilastres au XIX^e siècle (fig. 12). Le badigeon blanc va en effet unifier l'architecture et donner au dessin et à la composition de la façade une force et une splendeur toute particulière. Il constitue aussi une protection efficace et durable d'une pierre particulièrement tendre et fragile²².

19. Le cartouche d'origine fut restitué en 1959 par le sculpteur René Rispal (dossier du Service des Monuments Historiques, DRAC Aquitaine). Les armes du roi avaient été remplacées par une ancre.

20. A.D.Gir. C 1691.

21. Lorsque Dardan rapporte à l'Intendant Tourny « l'état des ouvrages qui reste à faire » en juin 1760, « la maçonnerie est toute faite ». Le « blanchissage » est encore à faire. A.D.Gir. C 1223.

22. Cette protection est d'autant plus précieuse aujourd'hui que la pollution impose des nettoyages plus fréquents en ville.

A l'emplacement d'une ancienne plaque de rue encore en place lors du dernier ravalement des façades, fut retrouvé sur l'angle de la place Tourny le fragment d'un joint rubané particulièrement soigné (fig. 13). L'architecte a vraisemblablement réservé ce type de joint aux chaînes d'angles de l'édifice mais c'est ici un point qui nécessiterait d'être approfondi. Gravés aux angles de la place, les noms de la « rue Font d'Audège » et de la « place Saint Germain » étaient encore partiellement lisibles (fig. 14). Ces inscriptions dont l'intérêt nous a été signalé en particulier par Michel Colle, auteur de « L'histoire gravée dans la pierre »²³, ont été soigneusement nettoyées. L'une d'elle, « place Saint Germain », a même été rehaussée d'un filet de chaux rouge conforme à la tradition.

Lors de ces travaux de restauration, s'est aussi posée la question des couleurs d'origine du second œuvre, et plus particulièrement des menuiseries extérieures qui ont longtemps été reléguées au second plan²⁴. Ils font pourtant parti intégrante de l'architecture et participent à tout un ensemble d'accords de couleurs et de matériaux, lesquels créent une harmonie. Ce n'est que depuis peu que ces ouvrages retiennent l'attention des architectes restaurateurs, et ce principalement depuis les travaux réalisés sur des éléments parisiens par Claude Landes, expert en croisées de menuiseries des XVIIe et XVIIIe siècles²⁵. Une lecture récente des archives révèle que les menuiseries de certaines façades des XVIIe et XVIIIe siècles étaient peintes dans des couleurs extrêmement diverses, en témoignent les découvertes récentes menées sur deux immeubles des années 1660, rue Champollion (Paris 5e), mais aussi à l'hôtel de Mongelas (Paris 3e) ou encore sur la façade sur jardin du Château de Versailles. Ces édifices présentaient respectivement un « rouge vif », un « bleu turquoise », et un ocre jaune soutenu.

Les documents d'archives dont nous disposons ne font pas référence aux couleurs des menuiseries extérieures de l'hôtel de la Marine. Seule une « peinture gris de lin » apparaît dans le détail établi par l'architecte Bonfin en 1768 pour « une chambre à coucher »²⁶. Nous avons donc réalisé des prélèvements de peinture sur différentes menuiseries anciennes. Ces prélève-

ments ont été faits en fond de moulure et plus particulièrement dans les becs-de-corbin des traverses d'impostes, selon le principe développé par Claude Lande dans ses travaux. En effet, les parties courantes des menuiseries ont généralement été décapées à différentes reprises, si bien que toutes les couches anciennes ont disparu.

La coupe stratigraphique sur les couches picturales prélevées sur la traverse de la porte cochère²⁷ est composée de trois familles successives de couleurs. Les plus anciennes correspondent à un gris bleu et un rouge, suivies de multiples couches vertes (fig. 15).

Les découvertes faites à l'occasion des travaux de restauration des façades de l'hôtel de la Marine ont révélé cette part oubliée de l'histoire économique, sociale, artistique et technique de la ville de Bordeaux. L'hôtel de la Marine est classé au titre des Monuments Historiques en 1912. Fait exceptionnel, il conserve aujourd'hui encore sa vocation maritime. Ce lieu de mémoire est aussi l'unique témoin architectural de la place Tourny à nous être parvenu dans son état d'origine, compte tenu de la surélévation ou de la construction tardive des bâtiments voisins. Notre devoir était donc bien de redonner à cet édifice son unité architecturale d'origine et sa dignité.

23. Colle Michel, *Bordeaux – L'histoire gravée dans la pierre*, dictionnaire des noms de rues, Pimientos, 2007.

24. La ferronnerie d'art a fait, quant à elle, l'objet d'une étude très poussée de Madame Marie-France Lacoue-Labarthe, *l'Art du Fer forgé*, Société archéologique de Bordeaux, 2003.

25. Landes Claude, « Fenêtres de Paris, XVIIe et XVIIIe siècles », Cahiers de la Rotonde, n° 18, 1997.

26. Etat des travaux, A.D.Gir. C1691.

27. Faute de prélèvements suffisants, nous ne pouvons pas assurer l'authenticité de la traverse d'imposte de la porte. Il arrive en effet couramment que des pièces de bois aient été remplacées lors de travaux de restauration ou de simple entretien. Il n'en reste pas moins que les couleurs identifiées ici sont « historiques ».